

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

<p>ABONNEMENT</p> <p>UN AN \$2.00</p> <p>SIX MOIS 1.00</p> <p>Strictement payable d'avance</p>	<p>REDACTION</p> <p>80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.</p> <p>TEL. BELL MAIN 999</p>	<p>A L'ETRANGER :</p> <p>Un an - - - - - Quinze francs</p> <p>Six mois - - - - - Sept francs</p> <p>Strictement payable d'avance</p>
<p>CHAMBRE 44</p> <p>20 rue Saint-Jacques, Montreal</p>	<p>ADMINISTRATEURS</p> <p>VALIQUETTE & DUBE</p>	<p>Tel. Bell Main 3795</p>



LE POETE NATIONAL DU CANADA

M. L.S. FRECHETTE, Lauréat de l'Académie Française, Chevalier de la Légion d'Honneur, Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges, membre de la Société Royale du Canada.



Sommaire

La rivière (ballade)..... Jehanne
 Notre poète national..... Françoise
 Une aïeule du roi Edouard VII
 M. A. de Lauzon
 Définition du baiser.....
 Sir Louis Napoléon Casault.....
 Le juge Lemieux
 La mode..... Louisa Vessot-King
 Sur une pensée de La Bruyère..... Margali
 Un artiste Adèle Bibaud
 Science littéraire..... Françoise
 Troisième centenaire..... Poètereau
 A travers les livres..... Liseur
 Fête Champêtre..... Françoise
 Notes sur la Mode..... Cigarette
 Variétés.....
 Recettes Faciles.....
 Conseils Utiles.....
 La route s'achève (feuilleton).....
 Jean Saint-Yves.



**GUERISONS GARANTIE
DE TOUTES LES MALADIES DES PIEDS,**

—PAR—
Mme. E. RATELLE, Spécialiste,
Successeur du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.

TRAITEMENT EFFICACE DES
Cors, Oignons, Ongles Incarnés, Transpiration, Etc., Etc.

MME. E. RATELLE, Pédicure,
163 RUE ST. DENIS, MONTREAL.

DECOUVERTE MERVEILLEUSE
Guérisons Radicale, sans Opérations,

DES TUMEURS!
Cancers, Loupes, Kystes, Signes,
Verrues, Etc.

CONSULTATIONS GRATUITES
MME. SOTTIAUX,
HERBORISTE FRANÇAISE,
998B RUE SAINT-DENIS, MONTREAL
Certificats fournis sur demande.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette,
Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

431. RUE STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

LUNETTES ET LORGNONS



Ajustés à votre vue. L'examen et l'essai sont garantis. Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAI

Bijoutier et Opticien.

599 Ste-Catherine, 2me porte rue Montcalm

CONSULTATIONS GRATUITES GUERISONS PRODIGIEUSES SONT OBTENUES TOUS LES JOURS
AVEC L'AIDE DES TRAITEMENTS DE

MADAME D. BEAUDIN, 10 ANNEES D'EXPERIENCE

Ces remèdes ne contiennent pas de poisons, et leur efficacité surprenante a été reconnu par un grand nombre de personnes qui ont eu l'avantage de suivre un traitement quelconque, spécialement maladies des femmes.

Nous nous faisons un devoir d'examiner scrupuleusement chaque cas qui nous est soumis avant d'administrer le traitement qui lui convient et nous voulons qu'il soit bien entendu que pour aucune considération nous n'entreprenons un malade si nous n'avons pas la certitude de le guérir. Voici une liste des maladies que nous traitons avec succès :

La Dyspepsie, la Constipation, la Faiblesse du sang, les Cancers, les Tumeurs, le retour de l'Age, les maladies vénériennes, les Boutons au visage, la Paralytie, l'Eczéma, les Hémorroïdes, le Ver solitaire, les Vers, l'Asthme, la Bronchite, le Diabète, le Catarrhe, la Consommation, la Coqueluche, le Rhumatisme, les Maux de Reins et de la Vessie, l'Hydropisie, Etc., Etc., Etc.

Les malades sont priés de venir directement à nos bureaux, et ceux de la campagne devront écrire une description de leur maladie (en détail) et nous l'adresser ainsi (en ajoutant un timbre de 2 c. pour la réponse).

MADAME D. BEAUDIN,

862, RUE CADIEUX,

Pres de l'Avenue Duluth.

MONTREAL

AVIS—Sur demande nous fournirons des certificats de personnes ayant été guéries radicalement par nos traitements.

MENTIONNEZ CE JOURNAL EN ECRIVANT

MAISON FONDÉE EN 1860

Prof. LAVOIE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure,

Une visite est sollicitée.



AVANT

8, Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1856 Notre-Dame
Coin de la Cote St-Lambert,



APRES

MONTREAL

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

<p>ABONNEMENT</p> <p>UN AN \$2.00</p> <p>SIX MOIS 1.00</p> <p>Strictement payable d'avance</p>	<p>REDACTION</p> <p>80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.</p> <p>TEL. BELL MAIN 999</p>	<p>A L'ETRANGER :</p> <p>Un an - - - Quinze francs</p> <p>Six mois - - - Sept francs</p> <p>Strictement payable d'avance</p>
<p>CHAMBRE 44</p> <p>20 rue Saint-Jacques, Montreal</p>	<p>ADMINISTRATEURS</p> <p>VALIQUETTE & DUBE</p>	<p>Tel. Bell Main 3795</p>



I

Loin de la source et du rocher
Loin des souples roseaux, de la sombre ramure
Par la friche et les blés, avec un gai murmure
La rivière aime chevaucher.

La rivière aime chevaucher
Loin de la source et du rocher.

2

Pour baiser l'aile qui l'effleure
Pour voir sur les sillons passer le vieux semeur
Entendre des vallons l'endormante rumeur
Et sentir la branche qui fleurit

La rivière aime chevaucher
Loin de la source et du rocher.

La rivière aime chevaucher
Loin de la source et du rocher.

3

Pour consoler le nid, sans amours, sans frissons
Le rameau sans chansons
Pour emporter au loin les feuilles desséchées
De l'arbre abandonnées

La rivière aime chevaucher
Loin de la source et du rocher.

4

Pour entendre chanter les joyeuses nichées
Et les seigles jaunis
Dans son eau refléter les têtes veloutées
Des épis et des nids

Loin des souples roseaux, de la sombre ramure
Par la friche et les blés, avec un gai murmure

JEHANNE

NOTRE POÈTE NATIONAL

Notre poète national, Louis Fréchette, n'est plus.

Soudaine, cruelle, consternante, la mort est venue le ravir au milieu de nous, alors que rien ne faisait prévoir l'imminence de ce malheur.

Pour lui, cependant, ce fut la fin qu'il a souhaitée : partir ainsi sans s'attarder, sans connaître les déchirantes angoisses des adieux, sans éprouver le martyre douloureux d'une longue maladie.

Sa dernière soirée parmi les vivants, il la passa chez son vieil ami, le sénateur David. Au cours de sa visite, madame David le chargea de présenter pour elle, un bouquet à madame Fréchette. Il était parti sans l'emporter, quand, se le rappelant tout à coup, il retourna sur ses pas, sonna de nouveau à la porte de ses amis, et réclama en souriant les fleurs. Il ne devait pas, hélas ! les remettre à leur destinataire, et le mal foudroyant le prit, — ô poésie ! — des roses dans les mains. Mais sa dernière pensée, sa dernière attention furent pour la compagne de sa vie, et ce souvenir restera cher à la femme si admirablement dévouée que fut sa tendre et sainte épouse.

M. Fréchette savait ses jours comptés, mais la vision de la mort ne l'éfrayait pas. En allant, ces jours derniers reconduire au cimetière sa petite-fille, l'enfant de sa Jeanne, de celle qui fit si souvent vibrer son luth et à l'occasion du mariage de laquelle, il fit, il y a quelques années à peine, les vers si touchants qui parurent dans le "Journal de Françoise", il dit à ceux qui l'entouraient : "Bientôt, je l'espère, ce sera moi."

Hélas ! il s'ennuyait de vivre. Des chagrins, des soucis que des affections chères allégeaient sans doute, sans réussir à les faire disparaître tout à fait ; une neurasthénie

fatigante, lui faisaient aspirer à l'éternel repos.

Je ne saurais, encore sous le coup de l'émotion vive que me cause le brusque départ de celui qui m'honora d'une affection vraiment paternelle, faire une revue détaillée de ses productions littéraires.

Son œuvre, abondante et variée, aux qualités si françaises, peut d'ailleurs se résumer en quelques mots : Il fut le plus robuste pionnier de notre littérature canadienne, dont il restera à jamais la gloire et le plus beau fleuron.

Il, écrivit à une époque difficile, où bien des préjugés n'étaient pas encore vaincus, époque où le livre français n'était guère répandu parmi nous. Il a ouvert la voie, les autres ont suivi. Rendons hommage à ce vaillant de la première heure ; nous avons bénéficié de ses efforts, de ses travaux, combien nous serions ingrats de l'oublier un instant !

Louis Fréchette a été le premier encore à réveiller, là-bas, notre souvenir. Le premier, il a touché le cœur de notre ancienne Mère-Patrie en lui révélant que, les enfants de ses enfants, fidèles quand même au vieux drapeau, ne prononçaient plus son nom qu'à genoux.

Il le lui apprit dans une langue sonore, harmonieuse, dans le doux parler de France, même, dans des chants immortels, qu'en un jour de grande fête, elle couronna sous la coupole de son Académie.

Et ce fut un spectacle inoubliable, grand et fier pour le Canada que ce contact glorieux des feuilles de lauriers aux feuilles de nos érables.

Le premier encore, parmi nous, il eut les honneurs du Grand Dictionnaire et des Anthologies modernes. A l'étranger, il incarna vraiment le génie de la nation ; plus que Crémazie même il donna aux lettres cana-

diennes un éclat, un relief, qui n'ont pas encore été dépassés.

Pourtant, c'est à l'apothéose de Crémazie, qu'il appelait son maître, que notre poète lauréat a consacré ses dernières années.

C'est grâce à ses soins, à ses démarches, à ses conférences aux Etats-Unis et dans nos différentes provinces, que le buste de Crémazie s'élève aujourd'hui sous les ombrages gracieux du square Saint-Louis. Maintes fois, l'auteur de "La Légende d'un peuple" manifesta le désir de faire de ce parc délicieux le jardin des poètes. Autour de l'étang où se mirent nos érables, il ferait bon sans doute à nos doux chantres de suspendre leurs lyres... Fréchette, en assurant cette place à Crémazie pouvait songer à la sienne. Les lettres canadiennes le lui doivent. Il l'aura.

J'aimerais à dire ce que furent pour moi son amitié, ses encouragements au début de ma carrière, ses conseils, sa collaboration abondante et précieuse à mon modeste journal... Combien de fois monta-t-il les longs escaliers qui conduisent à nos bureaux, pour m'apporter ses poésies, sa prose, ou pour me témoigner simplement l'intérêt qu'il prenait à mon œuvre ! Ah ! la mort brusquement heurtée à la vie produit un terrible déchirement ! C'est pour les siens un deuil irréparable, c'est pour moi une tristesse...

J'offre à la famille en pleurs, à laquelle me rattache à jamais le lien de sa grande amitié, mes condoléances profondément ressenties, en même temps que je dépose un dernier hommage de gratitude, d'amitié émue et d'admiration constante sur la tombe du grand Poète canadien qui vient d'entrer dans l'immortalité.

FRANÇOISE.

UNE AIEULE DU ROI EDOUARD VII

Eléonore d'Olbreuze, duchesse de Brunswick, Zell.

Eléonore d'Olbreuze n'est certainement pas une inconnue pour les lecteurs du "Journal de Françoise", qui ont un peu étudié la généalogie Brunswick-Hanovre. Ceux-là savent tous que Georges II qui devint roi d'Angleterre en 1727, et dont les descendants occupent encore le trône à l'heure actuelle, était son propre petit-fils.

Mais bien des calomnies ont été répandues à l'étranger au sujet de la famille à laquelle elle appartenait, et qui, sans valoir certainement la maison de Brunswick, n'était cependant pas aussi indigne de lui être alliée que certains envieux ont bien voulu le dire. Parmi ces envieux que la bonne fortune de Mlle d'Olbreuze lui attira, nous ne craignons pas de nommer en première ligne l'électrice Sophie qui ne cessa jamais de poursuivre sa belle-sœur d'une haineuse jalousie, et sa nièce la duchesse d'Orléans, connue sous le nom de la "Palatine". Cette dernière a laissé un nombre fantastique de lettres ; mais les jugements qu'elle a portés sur ses contemporains sont en général malveillants et inspirés par une grande partialité.

Ainsi, lorsqu'elle veut faire croire que Mlle d'Olbreuze était d'une si basse extraction qu'elle était digne d'épouser tout au plus "Colin, premier valet de chambre de monsieur"; elle accredit là une fable qui ne mérite aucune créance et dont il n'est pas difficile de démontrer la fausseté.

Sans parler ici du témoignage d'un consciencieux généalogiste allemand, Mr. de Greiffeucrauz, contemporain de la duchesse de Zell, et qui la fait descendre de Charlemagne, par les femmes ; il est certain que du côté paternel elle descendait d'une très ancienne et puissante famille de la province de Poitou, que de très belles alliances avaient encore rehaussée. Elle était fille d'Alexandre Desmier, chevalier, seigneur d'Olbreuze. Sa mère, Jacqueline Poussard de Vandré, était très proche parente des Poussard du Vigean qui occupaient alors à la cour de France de très hauts emplois ; et, pour quicon-

que a lu l'histoire de l'hôtel de Rambouillet, ce nom ne peut manquer d'évoquer le souvenir de la touchante idylle qu'ébauchèrent ensemble le duc d'Enghien, plus tard le Grand Condé, et la charmante Marthe du Vigean. Le jeune prince ayant été forcé par son père d'épouser la nièce du Cardinal de Richelieu, Claire Clémence de Maillé Brézé, Mlle du Vigean, brisée de cet abandon, entra au couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques, à Paris.

De bonne heure, Eléonore d'Olbreuze avait perdu sa mère. Elle fut élevée dans la religion protestante qui était celle de sa famille paternelle, et passa son enfance au milieu des siens dans le vieux manoir d'Olbreuze qu'ils habitaient en Poitou. Dès son jeune âge, elle promettait d'être fort jolie, et elle devint en grandissant une très belle personne qui ne passait nulle part inaperçue.

La princesse de Tarente, entendant parler d'elle manifesta le désir de la voir. Immédiatement séduite par ses manières, sa grande beauté et son esprit, elle voulut se l'attacher en qualité de demoiselle d'honneur, et ses parents ne firent aucune difficulté pour accepter la flatteuse proposition qu'elle leur fit de se charger de la jeune fille.

A mesure qu'elle la connaissait, la princesse l'apprécia davantage, et à la cour de France où elle l'emmena à sa suite, la grande beauté de Mlle d'Olbreuze fut extrêmement admirée. Cependant le séjour qu'elle y fit ne fut pas de longue durée.

Les Tarente professaient la religion protestante qui était alors à Versailles un obstacle insurmontable aux faveurs que par leur naissance ils étaient en droit d'obtenir. Ils se rendirent vite compte que de ce côté ils n'avaient rien à espérer, et prirent le parti de s'expatrier pour se rendre en Hollande. Là, les états généraux accordèrent au prince de hautes fonctions militaires.

Eléonore n'hésita pas à suivre sa protectrice à l'étranger, sans se douter qu'elle quittait ainsi la France

pour toujours. Ce fut en effet à la cour du landgrave de Hesse, où elle accompagnait la princesse de Tarente, qu'elle fut remarquée par le prince Georges Guillaume de Brunswick qui se trouvait alors à Cassel avec un de ses frères.

Ici se place un petit retour en arrière, nécessaire à l'intelligence de ce qui va suivre.

A ce moment là, les Etats de Hanovre étaient partagés entre les quatre fils qu'avait laissés le duc Georges : le prince Christian-Louis qui mourut peu après ; le duc Georges-Guillaume qui nous occupera plus particulièrement ; le prince Jean-Frédéric qui se convertit au catholicisme en Italie, et n'eut qu'un rôle très effacé ; enfin le prince Ernest-Auguste, titulaire de l'évêché d'Osnabrück duc de Hanovre.

Il n'est pas besoin de faire l'histoire de cette célèbre maison de Brunswick à laquelle appartenait le duc Georges-Guillaume. Personne n'ignore qu'il descendait des illustres princes Guelfes, et que des revers successifs avaient seuls pu abattre à la longue l'importance de cette maison qui avait été si puissante. Quelques années auparavant, le duc Georges-Guillaume avait dû épouser la princesse Sophie, fille de Frédéric V, électeur palatin, roi détrôné de Bohême ; et d'Elisabeth Stuart, petite-fille de Jacques Ier Stuart, roi d'Angleterre. Mais au bout de quelques mois, ce prince inconstant et volage oublia ses promesses et, croyant ainsi réparer sa légèreté, il proposa à son plus jeune frère, le prince Ernest Auguste d'épouser sa fiancée.

La princesse était charmante et l'une des personnes les plus accomplies de son temps. Tous deux acceptèrent. Alors, d'un élan irréflectif, emporté par son désir d'effacer sa faute et sa grande affection pour son frère, Georges Guillaume lui assura une pension considérable, promit de ne jamais se marier, et garantit formellement à ses neveux la succession de ses Etats.

Ayant ainsi calmé ses remords, il continua de vivre gaiement et resta très lié avec sa belle-sœur et son frère. Le moment approchait cependant où il allait regretter et sa folle jeunesse, et les imprudents engagements qu'il avait contractés.

La duchesse Sophie, connaissant le

caractère de son beau-frère, ne vit d'abord, dans la vive passion qui lui inspira Mlle d'Olbreuzé qu'un passe-temps sans importance et seulement momentané. Cette dernière ayant fini par céder aux instances du prince et s'étant résolue à venir vivre avec lui comme il le désirait, la duchesse fut la première à favoriser la réunion des deux amoureux, à la cour de Hanovre et reçut même aimablement la jeune fille. Georges Guillaume, par suite de la mort récente de son frère aîné portait alors le titre de duc de Zell. Mlle d'Olbreuzé reçut celui de madame d'Harbourg, et ils continuèrent de vivre fort paisiblement, de plus en plus heureux.

Cependant madame d'Harbourg ne se lassait pas de faire auprès du duc des tentatives sans cesse répétées, afin qu'il régularisât sa situation par un mariagemorganatique qui lui était toujours refusé. Une fille vint au monde en 1666 ; elle reçut les prénoms de Sophie-Dorothée, et sa naissance resserra encore les liens qui unissaient ses parents en augmentant l'amour du duc de Zell pour "la d'Olbreuzé" comme la duchesse Sophie l'appelait déjà avec dépit. Son caractère jaloux et orgueilleux constatait en effet, avec un vif déplaisir, une entente de plus en plus complète qui pouvait, si madame d'Harbourg, avait un fils, devenir une menace, pour les intérêts de ses enfants. Son beau-frère était absolument méconnaissable, ne vivant plus au monde que pour la compagne qu'il s'était choisie. Chaque jour, il l'aimait et l'appréciait davantage, elle avait pris sur lui un empire considérable, et l'intimité dans laquelle ils vivaient au château de Zell était de plus en plus douce et entière.

Peu à peu, il s'était formé autour d'eux une coalition en faveur de Madame d'Harbourg et de sa fille, ayant pour but d'élever leur condition ; ces efforts persévérants devaient être couronnés de succès.

En 1675, l'Empereur voulant reconnaître les services que les armées des ducs de Brunswick lui avaient rendus, accorda à madame d'Harbourg pour elle et ses enfants, le titre de comtes et comtesses de Wilhemsbourg, nom d'un fief qui leur appartiendrait. Sophie Dorothée ob-

tint en plus l'autorisation de porter le nom et les armes de la maison de Brunswick, au cas où elle épouserait un prince. Enfin en 1676, malgré l'opposition énergique de la duchesse Sophie, le mariage qu'Eléonore et les siens réclamaient depuis si longtemps fut célébré. A cette occasion, la nouvelle duchesse de Brunswick, Zell et sa fille étaient autorisées à porter le titre de princesses, et en même temps, cette dernière était fiancée au prince Frédéric-Auguste de Wolfenbützel. Cependant, malgré ces victoires remportées contre la volonté de sa belle-sœur, le duc de Zell ne voulut rétracter en rien sa parole à l'égard de ses neveux.

Protestante, Eléonore favorisa à la cour de Zell tous les réfugiés de sa religion chassés de France par la révocation de l'Edit de Nantes ; ils trouvèrent auprès de la duchesse de Zell la plus généreuse hospitalité. Du reste, comme elle n'avait pu s'habituer à parler facilement en allemand, sa cour était presque exclusivement française, ce dont quelques-uns de ses sujets se montrèrent mécontents, et bien à tort, puisqu'il ne fut jamais rien tramé contre leurs intérêts. D'ailleurs, son intelligence supérieure et son tact parfait lui permirent de conserver longtemps sur son époux l'influence que dès les premiers moments de leur union, elle avait su prendre sur lui. Au point de vue de la politique extérieure, au moment de la signature du traité de Nimègue et de celui de Zell en 1678, elle prit une part active à la correspondance qui s'échangea entre la cour de France et celle de Zell.

De même, bien des années après, lorsque la souffrance et le chagrin auront remplacé les heureuses années qui s'écoulèrent jusqu'au moment du mariage de sa fille ; la duchesse de Zell usera sans compter de son influence sur Guillaume III d'Orange, pour faire aboutir les négociations, qui ont lieu entre ce prince et son mari ; négociations qui ont pour but de mettre les Electeurs de Hanovre en possession de la couronne d'Angleterre, en leur qualité de descendants des Stuart. Et pourtant, à ce moment-là, sa fille est déjà prisonnière à Alhden, c'est seulement pour son petit-fils qu'elle travaille, puisque le dernier espoir qu'elle a eu

d'obtenir une amélioration de son sort s'est évanoui dès le début des pourparlers.

Sans parler cependant encore de ces pénibles événements qui assombrirent la vieillesse de la duchesse de Zell, on peut dire que nous sommes arrivés à présent au point culminant de sa puissance ; et, sans qu'elle s'en doute, elle va voir peu à peu pâlir son étoile.

En 1676, le jeune prince fiancé à Sophie Dorothée avait été tué d'un coup de mousquet au siège de Philippsbourg. Charmante, jolie, spirituelle et fort bien élevée, cette princesse malgré son origine, n'était pas un parti à dédaigner, aussi son extrême jeunesse n'empêchera pas les compétitions à sa main d'être nombreuses et ardentes.

A la cour de Hanovre, on commença aussi à se mettre sur les rangs. Le duc Jean-Frédéric venait de mourir, ses états étaient revenus à son frère Ernest Auguste qui devenait ainsi plus puissant que son aîné, et intriguait déjà pour obtenir le chapeau d'Electeur que l'Empereur lui accorda en 1692. Il ne s'agissait donc plus que de se faire payer bien cher pour la mésalliance, et l'unité de la maison de Brunswick se trouverait ainsi entièrement reconstituée ; tandis qu'au contraire, les états que le duc Georges-Guillaume donnerait en dot à sa fille échapperaient irrémédiablement au fils aîné d'Ernest-Auguste, si cette princesse venait à épouser un prince étranger. Il importait donc de s'assurer cette riche proie, et c'est bien ainsi que l'entendit la vindicative duchesse Sophie qui englobait sa belle-sœur et sa nièce dans le même mépris, et ne désirait nullement que cette dernière devint sa belle-fille.

Jamais d'ailleurs le duc Georges-Louis n'oubliera les calomnies et les malveillants propos tenus par sa mère sur le compte d'Eléonore et de sa fille. D'avance, ce caractère froid et dépourvu de cœur n'a que du dédain pour cette cousine que ses parents, sont en train de marchander à son intention. Comme eux, il ne considère dans cette union que les avantages qu'il doit en retirer.

Et la pauvre petite princesse qui vit à Zell, insouciant et gaie, entourée de la tendre affection de ses pa-

rents ; est pendant des mois, l'objet et le but de honteuses discussions, pendant lesquelles ses futurs beaux-parents insistent avec âpreté pour faire augmenter, une dot qui, selon eux, n'est pas encore assez considérable.

La duchesse de Zell ne peut se laisser prendre aux témoignages d'intérêt et aux avances que lui font alors le duc et la duchesse d'Hanovre, pour vaincre ses répugnances. Elle connaît trop bien les sentiments de la duchesse Sophie à son égard. Aussi est-ce avec une joie forcée et une tranquillité affectés qu'elle se soumettra aux désirs de son mari qui, moins clairvoyant qu'elle, croit par ce mariage assurer l'avenir de sa fille et le désire très vivement.

Cette triste union fut célébrée à Zell le 2 décembre 1682, la nuit et sans aucune pompe. Georges-Louis avait alors vingt-deux ans et Sophie-Dorothee seize. Pour elle, c'est le commencement d'un long calvaire de douleur et de hontes qu'elle va gravir désormais, et dont sa mère subira le contre coup.

La pénible situation faite à la jeune princesse d'Hanovre, délaissée par son époux, traitée par sa belle-mère avec indifférence et mépris, entourée d'ennemis qu'une pareille position encourage, fournit certainement, comme nous dirions à présent, des "circonstances atténuantes" à l'enfermement que lui inspira le comte Philippe de Koenigsmark, sans cependant l'excuser complètement. D'ailleurs, quoi qu'il en soit, elle était devenue inutile et gênante à cette cour de Hanovre, à présent qu'on avait ses enfants pour assurer la succession au trône. L'acharnement que la duchesse Sophie mit à prouver sa culpabilité au cours du procès assassinat de Koenigsmark en 1694, montre bien à quel point on avait hâte de se débarrasser d'elle.

Aussi, aucune prière ne devait venir à bout de l'inflexible rigueur que le prince Electoral Georges-Louis témoigna toujours à sa femme à partir de sa condamnation. Devenu roi d'Angleterre en 1714, il demeura sourd aux prières que ses enfants lui adressèrent en faveur de leur mère. Jamais il ne pardonna.

La captivité de Sophie-Dorothee,

déchue de son rang, devait durer trente-deux ans. En 1705, son fils Georges-Auguste, plus tard Georges II roi d'Angleterre, épousa la princesse Wilhemine de Brandebourg-Auspach-Baireuth. L'année suivante, en 1706, sa fille, la princesse Sophie-Dorothee qui devait être la mère du Grand Frédéric, épousait le prince royal de Prusse, Frédéric-Guillaume. Elle n'assistait pas au mariage de ses enfants qu'il ne lui fut jamais permis de revoir. Il ne lui restait que la consolation de pleurer avec sa malheureuse mère qui bravera jusqu'au bout la fatigue de longs et difficiles voyages pour venir adoucir son sort.

Les relations du duc de Zell avec son frère Ernest Auguste durèrent jusqu'à la mort de ce dernier qui survint en 1698. Rien ne put les refroidir. En quittant ce monde, l'Electeur légua à son aîné le soin de la grandeur de leur maison, tâche à laquelle celui-ci n'eut garde de faillir. Avec les années, la faiblesse de son caractère avait pris le dessus ; il n'avait pas le courage de résister à l'Electrice Sophie, ni d'intervenir en faveur de la princesse Electorale sa fille qu'il n'essaya jamais de revoir. La duchesse de Zell n'avait plus sur lui le même ascendant. Sans cesser de l'aimer et de lui être fidèle jusqu'à la fin, peut-être eut-il des regrets de l'avoir épousée. Sa préoccupation constante fut cependant d'assurer son avenir et de lui sauvegarder par tous les moyens en son pouvoir les dons qu'il lui avait faits. Il mourut le 28 août 1705, et Eléonore resta désormais seule avec le souvenir de cet époux qui l'avait tant aimée, et les navrants séjours qu'elle faisait au château d'Alsdén auprès de sa fille.

La triste uniformité de ses dernières années fut seulement rompue par les mariages de ses petits-enfants, et les visites qu'ils vinrent ensuite lui rendre dans sa retraite. Encore ces courtes joies étaient-elles bien assombries pour elle, par la pensée de leur mère que la haine toujours vivante de son mari, retenait dans une si humiliante captivité.

Vers la fin de son existence, la duchesse de Zell perdit presque complètement la vue tant elle avait versé de larmes auprès de sa fille, en cherchant à la consoler de la rigueur

dont elle était l'objet. En 1722, elle s'éteignit à Zell, âgée de quatre-vingt cinq ans, lui laissant le soin d'exécuter ses dernières volontés et de faire distribuer en son nom tous les nombreux legs et donations que contenait son testament. Sa généreuse bonté était bien connue et fut plus d'une fois exploitée ; à tous elle laissa le souvenir d'une grande vertu, et tous ses historiens sont unanimes à cet égard.

La princesse d'Alhden ne survécut que quatre ans à sa mère. En 1726, elle disparut à son tour. Toutes deux furent alors réunies dans la mort, et le roi d'Angleterre ordonna que leurs cercueils fussent placés dans les caveaux de l'église de Zell où ils se voient encore aujourd'hui, tranchant par leur extrême simplicité sur les luxueuses sépultures environnantes qui sont celles des ducs et duchesses d'Hanovre. Mais cette différence même, voulue par celui qui les a ainsi poursuivies et humiliées jusque dans la tombe, les désigne encore d'avantage à l'attention et à la sympathie du visiteur.

M. A. de LAUZON.

Définition du baiser

Un échange mutuel de microbes.

Une corde qui fait résonner harmonieusement deux âmes.

La monnaie courante de l'amour.

L'arrêt complet dans le dialogue des amoureux.

Le sceau qui marque plus d'une vie future.

Un baiser est un thermomètre par lequel on mesure l'affection.

Télégraphe sans fil des lèvres à la bourse de son mari.

Cachet de Cupidon.

Le bruit retentissant des lèvres qui suit l'éclair des yeux.

Une chose d'aucune utilité à une seule personne mais hautement appréciée par deux.

Quelque chose qui, une fois donnée, ne peut être reprise, mais qui est souvent remise.

La reine des Eaux Purgatives, c'est
L'EAU PURGATIVE DE RIGA
En vente partout, 25 Cts la bouteille.

SIR LOUIS NAPOLEON CASAULT

L'ancien juge-en-chef de la Province est décédé le 18 mai, à l'âge de 86 ans.

Tel que prescrit dans son testament, il a eu l'enterrement de l'humble et du pauvre : cercueil en pin noirci, un corbillard traîné par un seul cheval, six cierges autour de sa tombe et une cloche pendant le service funèbre.

Le Banc et le Barreau de Québec ont, dans une séance solennelle de la Cour, rappelé la longue, utile et brillante carrière de ce grand magistrat

Le Batonnier, L'Honorable M. Flynn, Sir François Langelier et l'Honorable Juge Lemieux ont, dans des termes émus, énuméré les qualités de ce distingué juriconsulte et homme de loi.

Voici les remarques faites par M. le juge Lemieux :

Monsieur le Batonnier,

Le tribunal vous est reconnaissant pour l'éloquent tribut d'éloges que vous avez placé sur une tombe autour de laquelle il y a place pour toutes les sympathies.

La mort de Sir L. N. Casault, ex-juge en chef de la Cour Supérieure de la Province, jette dans un deuil profond une famille honorable qui avait tant de droits à son respect et à sa tendresse, et inspire aux amis de la science légale un regret profondément senti, car nous perdons en lui un des plus fidèles conservateurs des vieilles traditions d'honneur et de probité judiciaire.

Aussi le Banc se joint au Barreau pour déposer sur cette tombe l'expression de sa douleur, comme dernier hommage à une mémoire respectée.

C'est presque une loi que ceux qui meurent soient honorés par des larmes : l'ami est pleuré par l'ami, l'épouse par l'époux, le père par ses enfants.

Le grand magistrat, lui, est pleuré par une brillante famille, celle du banc et du barreau, dont les membres unis par des sentiments d'étroite confraternité, déploraient toujours et avec raison le départ éternel d'un

ancêtre qui a jeté sur eux du lustre et de l'éclat.

Les panégyriques ne sont pas de mise en pareille circonstance. Nous pouvons tout au plus synthétiser la vie de ce grand disparu.

J'ai déjà eu l'honneur de dire que M. le juge Casault offrait une existence judiciaire des plus honorables de notre époque, que ses titres à l'attention de la postérité ne seront jamais usurpés et que son nom sera indispensable à une galerie des illustrations légales de notre pays.

Un des traits les plus accentués de son caractère a été l'amour du travail incessant.

En effet, ce magistrat n'eut jamais la témérité ni la présomption de s'en rapporter aux seules lumières de sa puissante raison, car il comprenait que celui qui ne veut relever que de sa raison, se soumet, sans y penser, à l'incertitude de sa volonté et au caprice de son tempérament.

Le juge Casault savait aussi que l'esprit naturel, la science et l'expérience ne suffisent pas dans la recherche de la justice et de la vérité, mais qu'il faut encore et surtout un travail pénible, consciencieux et constant. Aussi fut-il un travailleur puissant, jamais fatigué et toujours courbé sur son œuvre.

C'est de cette façon qu'il a ajouté, chaque jour une pierre au monument de jurisprudence que, lui seul, a élevé.

Le travail, pour ce grand juge, fut le gage le plus puissant de sécurité, d'indépendance et de fierté.

Le juge Casault a fourni une carrière légale de 61 ans, et pendant tout ce temps et jusqu'au dernier jour de sa vie, il a été homme de loi, non pas seulement au point de vue spéculatif, ou en se reposant dans la méditation et l'étude, mais au contraire, actif et en apportant dans les moindres détails ce soin minutieux et cette exactitude que nous sommes trop habitués à dédaigner.

Lorsque l'heure des défaillances physiques arriva, il dit adieu à ses collègues qui le respectaient et au

Barreau qui le vénérait ; mais, au fond de sa retraite il trouva encore dans le travail cette consolation qui a dû prévenir chez lui de fréquentes larmes de nostalgie judiciaire.

S'il ne voulut pas donner de repos à sa vieillesse indomptable, c'est qu'il comprenait, comme il a été dit par un grand homme, qu'il aurait l'éternité pour se reposer, — mot sublime qui peint si bien les magnificences de la foi chrétienne !

On aurait pu lui appliquer les paroles de l'Évangile en disant que "la justice était la ceinture de ses reins, et la foi dans la loi son baudrier" ; car doué d'une fermeté inébranlable et d'un rare courage, il avait horreur des moyens termes entre le juste et l'injuste, des ménagements et des transactions, des équivalents ou des à peu près.

Sa devise était que la loi ne se prête à rien si ce n'est qu'à rendre justice.

Ces gens là laissent plus de gloire que de fortune, tant il est vrai que, souvent — aux petits hommes des mausolées, et aux grands hommes, une pierre et un nom. — (Chateaubriand)

Ses contemporains et la postérité s'accorderont à vanter sa réputation professionnelle, la droiture de son caractère, la sûreté de sa science et la généreuse ampleur de sa nature.

On a pu faire passer la justice de ce dévôt de la Loi pour rigueur, sa délicatesse pour scrupules, son exactitude pour singularité. On a peut-être ajouté qu'il était trop rigide observateur des textes et qu'il réduisait tout à la règle simple et uniforme du devoir.

Tout cela est vrai. Mais ce sont des reproches précieux que tous les juges devraient désirer et avoir la force de mériter.

Le juge Casault avait l'amour de son état, un bien précieux, la grandeur d'âme, si nécessaire dans les hautes fonctions de la Magistrature et du Barreau, l'amour de la science, préférable à l'esprit, du moins pour l'homme de loi, et l'impartialité qui exclut la prévention.

Dans un autre ordre d'idées plus intime, j'ajouterai, et je crois parler avec connaissance de cause, qu'il savait toute la valeur et le prix des mots "loyauté" et "amitié". Aussi les amis du juge Casault avaient plus que de la vénération pour lui,

ils professaient à son égard le culte que l'on a pour le sage, le fidèle et le courageux.

Je ne sais, M. le Batonnier, si vous me permettrez de faire, à ce propos, une digression qui m'aiderait à mettre sous son vrai jour le caractère de l'ancien juge-en-chef.

C'était en 1884, année où Sir Wm. C. Meredith donna sa démission comme juge en chef.

Cette démission revêtit un caractère presque pathétique.

J'en tiens les détails de Sir Louis-Napoléon Casault, qui fut l'ami, le confident et le co-opérateur le plus assidu et le plus fidèle de l'œuvre judiciaire de l'ex-juge en chef.

Sir W. C. Meredith fut, pendant toute sa vie, obsédé et hanté par une idée fixe qui exerça une grande influence sur la carrière de ce grand magistrat : c'était celle de grandir, embellir et conserver intacte sa belle réputation de juriconsulte.

Souvent, dans son entourage, il disait : " Je considérais comme un acte de loyauté et de sincère amitié si l'on me disait, au déclin de ma vie, et au cas où je me ferais illusion que je ne suis plus propre à l'administration de la justice. "

Il avait peur, voyez-vous, de l'attardement sur le banc, qui a gâté tant et de belles réputations !

Or, il advint un temps où les forces physiques commencèrent à le trahir, et sa mémoire quelque peu affaiblie le soumettait à des travaux successifs et peut-être inutiles.

Alors, il se tourmentait et se désespérait de ne pouvoir accomplir sa tâche et faire ses travaux avec la même facilité qu'autrefois. Il dépensait ses nuits presque entières à compulsier des dossiers, à l'étude d'auteurs, à la rédaction de ses jugements, le tout au grand détriment de sa santé.

Sa famille, dont il était l'oracle, s' alarma de cet état de choses, dont le public ne souffrit pourtant jamais.

Mais le respect dont il était entouré empêchait qu'on lui dise que l'heure du repos était arrivée. On craignait de briser le dernier ressort de la volonté et de l'âme de cet infatigable travailleur, en lui parlant de retraite.

Dans ces moments d'hésitation, on

songea au juge Casault. On savait que son tact et son courage, son amitié et sa loyauté le rendaient apte à remplir la délicate mission d'informer le vieux juge qu'il devait dire adieu à la magistrature.

Le juge Casault accepta cette pénible tâche, avec regret, mais comme l'accomplissement d'un devoir.

Un matin, le juge en chef s'était rendu au Palais de Justice, apparemment alerte et dispos au travail. Il songeait, il n'en faut pas douter, à bien employer la journée et à dispenser la justice à qui de droit.

Tout à coup, le juge Casault, sans se faire annoncer, entra dans sa chambre. Après les salutations d'usage, il posa, sans détour, au juge Meredith, la question suivante :—

—" Monsieur le juge en chef, avez-vous jamais douté de mon amitié ?

—" Douté de votre amitié ? Pourquoi cette demande ? Quelle est la raison de ce préambule ? Parlez donc, mon ami, j'ai hâte de vous entendre.

—Si je vous disais quelque chose qui vous serait pénible, me promettez-vous, ajoute le juge Casault, que vos sentiments à mon égard n'en seraient nullement affectés ?

—Non, jamais de la vie, répondit le juge en chef. Parlez, et tout de suite.

—Eh bien ! Monsieur le juge en chef, n'avez-vous pas souvent déclaré que vous considérez comme un acte de loyauté et d'amitié si quelqu'un vous disait que l'heure du repos est arrivée pour vous ? "

Le pauvre juge Meredith resta tout interloqué pendant un moment, durant lequel un monde de pensées parut refluer à son esprit ; puis, se levant tout à coup, avec la vivacité du jeune homme, les mains tendues vers son ami, il l'étreignit avec toute l'effusion de l'amitié, en s'écriant : " Casault, vous êtes non-seulement un grand, mais vous êtes surtout un loyal ami ! Quel immense service vous m'avez rendu ! Pour vous montrer combien je l'apprécie, sous vos regards, je vais de suite signer mon dernier arrêt !

Et d'une main tremblante et agitée par l'émotion, il écrivit, séance tenante, sa démission comme juge.

Sir Wm C. Meredith était entré ce jour-là au Palais comme juge en

chef ; lorsqu'il en sortit, il n'était plus magistrat !

Quelque temps après, pour témoigner sa haute appréciation d'un noble procédé et d'une vieille amitié, l'ex-juge en chef adressa sous forme de présent, au juge Casault, un riche chronomètre en or, sur lequel étaient inscrits les mots suivants :

To the

Honorable Napoléon Casault,
J. S. C.

As a mark of esteem and gratitude
from his sincere friend,

W. C. Meredith.

Vous parlerai-je de la dignité du juge Casault ?

La magistrature tenait du sacerdoce, à ses yeux, et il voulait que le juge qui en est le prêtre fût constamment à la hauteur de sa mission. C'est pour cela qu'il avait ce cachet de gravité, cet esprit de recueillement et cette invariable dignité qui ont tant contribué à donner à ses arrêts de la force et de la solidité.

Le juge Casault n'a chancelé que sous l'étreinte de la mort, qu'il a vue cependant approcher sans effroi et sans défaillance. Humilié sous la main de Dieu, il a eu la soumission tranquille du chrétien, sachant qu'il pouvait, sans crainte, se présenter devant le Juge Eternel, car il était muni de la plus recommandable lettre de créances, celle d'une vie dépensée dans le devoir et pour la justice.

En disant adieu à ce grand magistrat, nous ajouterons :

Qu'il dorme en paix, tandis que son nom vivra parmi nous comme le symbole de notre profession et comme résumant les qualités du véritable juriconsulte !

Diogène disait : Quand j'emprunte de mon ami, c'est mon argent que je demande.—Mme de Lambert.

* * *

Le cœur veut bien plus déterminément que l'esprit.—Mme de Graffigny.

* * *

Les blessures faites par les indifférents ne laissent pas de cicatrices.—Comtesse Diane.

LA MODE

Lorsqu'il s'agit de définir la mode, il me semble qu'il est plus facile de dire ce qu'elle n'est pas que ce qu'elle est.

La mode, ce n'est ni la beauté, ni l'élégance, ni la grâce, ni le bon goût, ni la symétrie, ni l'harmonie. — La mode ce n'est qu'un engouement, un usage passager, qui règle la forme des objets matériels particulièrement des vêtements et de la parure, mais qui affecte aussi nos mœurs et nos sentiments.

S'il est difficile de définir la mode, il n'est guère plus facile de déterminer l'époque où elle prit naissance. Ce qui est certain cependant, c'est que le jour où nos premiers parents furent chassés du paradis terrestre, Eve appela à son secours, de je ne sais quelle planète une certaine déesse pour lui aider à confectionner ses vêtements : Cette déesse c'était la mode.

Eve, après le mauvais coup qu'elle venait de faire dans le jardin d'Eden, désirait se parer aussi coquettement que possible afin de rentrer dans les bonnes grâces de son mari : — de là, le goût de la parure et le désir de plaire dont ses filles ont hérité. Depuis ce temps la mode a eu sur les femmes un empire absolu. Comme l'a dit Boileau : "Une femme surtout doit tribut à la mode".

Sur les hommes, qu'on appelle à tort ou à raison, le sexe fort, (tort il me semble puisque la femme les mène), la mode exerce beaucoup moins de pouvoir. — C'est sans doute parce que les hommes, dans leur vanité, se trouvent très bien comme ils sont, et qu'étant moins nombreux que les femmes dans presque tous les pays, ils ne voient pas la nécessité d'avoir recours à l'art de la mode pour plaire au beau sexe.

La mode est une affaire de goût, de caprice ; ce qui est à la mode a plu d'abord à quelques personnes, et tout le monde, poussé par l'habitude de l'imitation (que nous tenons de nos ancêtres !) s'est mis ensuite à trouver cela charmant. Il n'est pas moins vrai qu'une femme serait au désespoir si la nature l'avait faite telle que la mode l'arrange.

La mode diffère de l'usage comme l'espèce du genre. — L'usage n'est

qu'une longue mode—la mode n'est qu'un court usage. Tous deux étendent leur pouvoir sur toutes les manifestations de l'activité humaine.

Les productions des arts, sculptures, monuments, airs de musique, poèmes, romans, ont des modes plus durables que celles des vêtements, mais enfin des modes. Il n'y a que les chefs-d'œuvre qui échappent à cette tyrannie.

Le goût général pour la beauté du visage et du corps dépend lui-même de l'usage et de la mode.

La blancheur du teint passe pour un défaut sur la côte de Guinée ; les lèvres grossés et un nez écrasé y sont des beautés. Chez certains sauvages de l'Amérique une tête carrée comme un dé à jouer, chez certains autres, des oreilles pendantes jusqu'aux épaules excitent l'admiration.

Combien de fois, chez nous même, l'idée de la beauté n'a-t-elle pas changé ?

Au XVIIIe siècle, la beauté chez une femme consistait à être grasse, fraîche, forte même, tandis qu'au siècle suivant, il n'y avait plus que les femmes mignonnes, presque frêles qui fussent admirées. — Les hommes sous l'Empire, on les voulait grands, forts, d'apparence vigoureuse, avec un air de gaieté et d'insouciance, en 1830, ce fut autre affaire—les hommes pâles, d'apparence malade, qui étaient tristes et rêveurs pouvaient seuls prétendre à des succès.

Donc, mesdames, si la mode le veut, chacune de nous peut avoir son tour et se réveiller—"belle", un beau matin—ce qui est très consolant.

"Maman" disait un jour une petite fille à sa mère—"étais-tu jolie, toi quand tu étais jeune ?"— La mère réfléchit un instant : "Si j'étais jolie, moi—certainement que j'étais jolie—mais vois-tu, je n'étais pas à la mode."

Quelle est puissante la mode !

En vérité c'est un torrent qui nous entraîne. Un tyran dont rien ne nous délivre ! Elle parle ! et l'ancien devient nouveau, le nouveau devient ancien, le beau devient laid—le laid devient beau.

Elle parle : et les chapeaux qui s'élèvent comme des pyramides sur la tête de femmes s'aplatissent comme des galettes, les manches où on peut à peine glisser le bras, s'enflent comme des ballons—les couleurs les

plus criantes s'harmonisent comme par enchantement !

La mode parle, et la femme au teint de safran découvre tout-à-coup que le violet et le rose lui sient à merveille ; celle dont la taille mesure 40 pouces de circonférence se revêt hardiment d'étoffes à larges carreaux !

J'ose donc affirmer que si la mode l'ordonnait, les carottes et les navets, ces humbles légumes qui n'ont jamais aspiré à rien de plus élevé que la casserole et la marmite, ces modestes légumes, dis-je viendraient se percher triomphalement sur le chapeau des dames élégantes, et tout le monde de s'écrier : "Que c'est beau !"

Mais si la mode a son côté ridicule, elle offre cependant de grands avantages, et de vrais plaisirs. — Quelle joie d'aller chez la modiste quatre ou cinq fois par année, essayer devant le miroir une douzaine de chapeaux. Sans la mode, songez-y, une femme serait condamnée à porter le même chapeau cinq ans, dix ans, enfin jusqu'à ce qu'il soit usé—à la grande satisfaction de son mari, il est vrai. Mais au détriment de sa propre santé, porter le même chapeau dix ans, quel supplice, quelle monotonie, ce serait assez pour en perdre la raison.

La mode en réglant jusqu'à un certain point la manière de s'habiller, assure une certaine conformité dans la toilette. Si chacun s'habillait à sa mode, imaginez-vous l'aspect qu'offrirait nos rues un beau samedi après-midi, ce serait un vrai carnaval.

De plus, changement de modes ali-mente le commerce et les différentes industries, c'est un impôt que le pauvre met sur la vanité du riche.

Le pauvre profite aussi des changements de la mode par le fait qu'il en coûte peu de donner un vêtement démodé. C'est là souvent ce qui grossit le paquet qu'on envoie à la Maison de Refuge ou aux missions étrangères. Dans quel pays la mode va-t-elle se renouveler chaque saison ? Je réponds à cette question par ces mots de Delile auxquels vous applaudirez tous :

"Par la mode du moins, la France est encore reine".

LOUISA VESSOT-KING.

Montréal, juin 1908.

SUR UNE PENSÉE

DE LA BRUYERE

“ Il y a des lieux qu'on admire, d'autres qui touchent et où l'on aimerait vivre.”

LA BRUYERE.

Le soir descendait lentement... Au bout de la grande route, loin derrière la montagne des Erables, le soleil disparaissait... Les vieux arbres qui bordaient le chemin s'emplissaient d'ombre, devenaient indistincts, et peu à peu, le silence, le grand silence impressionnant des nuits, se faisait...

Nous regardions tous les deux ce pays devant nous. Cette nature si calme, ce paysage qui s'endormait, ce parfum grisant qui s'échappait des mousses et des feuilles, tout cela nous émouvait beaucoup... “ Il y a des lieux qui touchent ! ” Nous regardions toujours, et nous étions si parfaitement heureux... La grande paix de cette fin de jour nous entraînait dans l'âme et le soleil qui se couchait là-bas se levait dans notre cœur ! Depuis ce soir, nous avons parcouru souvent cette route, et toujours, à cet endroit, la beauté de cette scène nous étreint le cœur et nous sentons le même bonheur de nous revoir “là” encore ! Nous aimons ce tournant du chemin qui borde le lac Nominique, — oh ! d'ailleurs, comme nous aimons tout le pays ! C'est un coin de terre au nord du Canada. Les montagnes sont hautes et boisées, les lacs ont des eaux tranquilles et pures, et le ciel est toujours bleu, d'un bleu de légende et de rêve ! Les oiseaux y chantent l'éternelle chanson du bonheur et les jolis chevreuils s'enfuient, à notre approche, avec des bonds légers et vifs.

Les soirs, dans un petit canot, nous faisons le tour de la baie profonde et mystérieuse, sans bruit, pour ne pas faire peur aux... loups et aux ours ! Oh ! oui, il y a de tout cela dans ce pays... c'est un charme de plus, et nous n'entreprenons jamais une excursion sur les eaux paisibles ou dans la grande forêt silencieuse, sans rêver aventures extraordinaires, combats avec les fauves et sauvetage héroïque !

Le soleil, “ qui se couche dans l'eau ” comme disent les petits, transforme le lac en une grande nappe d'or, et les nuages au-dessus se déroulent en dessins fantastiques⁷⁷ qui nous émerveillent toujours... Vous ne me croirez pas, je suppose, si je vous dis que la lune aussi est plus belle que partout ailleurs ? Et quand, la nuit, elle se lève lentement derrière les sapins, j'ai toujours envie de chanter ces vers un peu fous de Pierrot :

Je chante pour la lune,
Qu'elle soit blonde ou brune, etc.

Les gens qui habitent ce coin des Laurentides sont comme le pays. Ce sont de beaux et braves paysans aimant beaucoup Dieu et la terre : la petite cloche, au son un peu grêle, de l'église les réunit tous les dimanches et fêtes, et leurs grands champs sont magnifiques à voir. Ce sont de bonnes âmes qui vous saluent toujours avec un : “ Bonjour, Mam'zelle ” plein de chaleur et de bienveillance. Ils aiment beaucoup leurs bois, leurs lacs et trouvent leur pays le plus charmant de tous les pays !

Il me semble que je deviendrais meilleure, moi aussi, sous ce ciel profond et entourée de gens si simplement bons. Oui, c'est vrai que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentiments ! Ces paysans juchés sur leurs hautes montagnes, se sentent plus près de Dieu, et l'air qui leur apporte les sauvages senteurs de la forêt rend leur cœur, comme leur corps, sain et fort.

Dans ce pays “ où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger ” il nous vient naturellement à l'idée cette chanson de Mignon :

C'est là que je voudrais vivre,
Vivre, aimer et mourir !

Les sites les plus grandioses de la nature que nous admirons sans qu'ils nous touchent toujours, ne nous laissent pas cette impression de douceur et de paix que peut causer une jolie scène champêtre, ou la vue d'un petit village rustique tout rempli de calme et de silence... Oh ! oui, il y a beaucoup de lieux que l'on admire et encore plus que l'on voudrait admirer. Je n'ai guère vu que le Canada, mais j'y ai connu les

choses qui étaient les plus belles du monde. Depuis le Yukon, “ le pays de l'or ” que l'on a appelé : “ the land of the midnight sun and the land of the long shadow ”, jusqu'au golfe où se jette notre grand fleuve Saint-Laurent, combien de choses, oh ! combien de choses trop belles pour être décrites :

Nos prairies du Nord-Ouest, nos grands lacs, nos montagnes qui sont, a-t-on dit, plus jolies que celles de la Suisse, la chute Niagara dont les eaux frappent le roc ébranlé et dont les tourbillons d'écume “ s'élèvent au-dessus des forêts comme les fumées d'un vaste embrasement. ”

Je confesse que le pays des “ Désenchantées ” de Loti, que tout l'Orient, que la Norvège, que l'Algérie, me tenteraient beaucoup. La France, que je connais presque comme si j'y avais demeuré, parce que beaucoup des miens sont français, me ferait grand plaisir à voir, j'y admirerais, il me semble, Biarritz, Cannes, et Paris surtout, pour les belles architectures et les musées qu'il contient.

Voir tous ces lieux-là, un jour, c'est mon rêve depuis que je suis toute petite, mais ça n'a jamais été mon rêve d'y demeurer. Non, j'aimerais mieux le calme d'un petit village, un coin sauvage dans les montagnes.....

MARGALI.

Le roi du monde, c'est un petit mot en deux lettres qui ne dit plus qu'il n'est gros : On.—Mme A. de G.

* * *

—Quel est votre métier ?

—Je... je suis...

—Voyons, remettez-vous... vous rougissez...

—Oh ! non, monsieur, au contraire, je blanchis... je suis blanchisseuse.

* * *

Le directeur.—Je veux un article vigoureux sur la situation politique. Pouvez-vous me faire cela pour demain.

Le rédacteur.—Oui ; de quel côté ?

* * *

—Ne jugez jamais un homme d'après le parapluie qu'il porte.

—Pourquoi ?

Il est si rare que ce soit le sien !

Un Artiste

Emiliano Renaud est un génie qui doit laisser son nom à la postérité. Mardi soir, le 7 avril dernier, à la salle Lyrique il nous a exécuté du Brahms, du Chopin, du Schumann, Tschaiïkowsky Liszt, avec un art, une âme, une harmonie n'appartenant qu'aux plus grands maîtres. Ses doigts nous ont versé le nectar des dieux, nous faisant quitter la terre pour ne rêver qu'aux cieux....., Tantôt, c'étaient des ondulations des vagues à peine effleurées du baiser des zéphyr, interrompues par un brillant trille de velours que répétait l'écho, plus doux encore, dans un lointain vapoureux. Ou bien, il nous donnait l'illusion de la tempête grondant au loin : le tonnerre, l'éclair sillonnant la nue, ou le cri ému d'une voix qui pleure, nous faisant tour à tour éprouver les sentiments les plus divers, prostration douloureuse, délicieuse émotion de tendresse, frisson d'admiration nous tenant toujours sous le charme des beautés musicales qu'il rend. Renaud est le successeur de nos plus grandes gloires européennes.

Il y a trois ans, j'écrivais un article dans lequel je vantais le vrai mérite de cet artiste en des termes que je croyais justes sans flatterie, comme sans exagération ; mais on trouva l'éloge trop louangeur, l'on biffa une partie de mes remarques pour les remplacer par ces mots : " Avec de la persévérance et du travail, Renaud réussira. " Habitée à savoir que mes compatriotes attendent toujours l'opinion des pays étrangers pour juger des belles choses, je me contentai de sourire, mais lorsque les Etats-Unis proclamèrent à haute voix ce que j'avais dit avant eux, un journal quotidien de Montréal fit cette remarque : " Les Canadiens ne savent pas apprécier le vrai mérite, il a fallu que nos frères d'Amérique nous montrassent l'exemple ".

Oui malheureusement, au Canada, on ne veut rien encourager, rien faire pour les arts, les sciences, la littérature sans que notre voisin nous ait crié : " Mais vous ne voyez donc pas ce que vous avez l'avantage de posséder chez vous ".

—Combien de temps, disait Buies, les Canadiens resteront-ils un troupeau de moutons, qui va, tête basse, se jeter à la rivière dès que le premier des siens s'y précipite.

Faudra-t-il toujours dire noir lorsque c'est blanc parce qu'une infinité de nullités disent noir. Quel lamentable état de choses ! Pourquoi dans notre pays des hommes de mérite n'osent-ils protéger les talents de leurs compatriotes ? De peur de la critique d'un peuple qui ne juge que par son voisin. Cela me rappelle la spirituelle anecdote d'un savant : " J'étais, disait-il, à écouter un éloquent orateur, discutant une cause importante qu'il voulait gagner ; me penchant vers mon voisin, je lui dis : —Eh bien, qu'opinez-vous ?

—Ah ! répondit-il, copinez, vous, d'abord, monsieur, après, moi je copinerai. "

Comme il rendait bien le caractère de son peuple celui-là. Quelle tristesse d'être forcé de reconnaître que le Canadien est un copineur, ou copieur si le mot va mieux.

Jusqu'à quand conserverons-nous ce manteau d'arriéré qui nous laissera encore des années dans l'ombre ? Que les hommes de talent et de mérite n'aient pas peur de proclamer haut leur opinion, pour protéger les leurs, qu'ils se lèvent en groupe afin de nous tirer de cette apathie qui est l'abaissement des nations.

ADELE BIBAUD.

Notes sur la Mode

La mode pour les chapeaux d'été est bien fixée maintenant et nous ne verrons plus de nouveautés avant l'automne. Tous les styles d'ailleurs se coudoient : les toques, les plateaux de crin destinés à être relevés et chiffonnés, les cloches qui ont diminué leurs bords, les chapeaux amazones, etc., etc.

A côté des chapeaux trop tapageurs, on peut dire en général, les chapeaux ont un bord ne dépassant pas les cheveux. La calotte a gagné ce que les bords ont perdu, et elle est haute quelque fois démesurément.

Toujours beaucoup de plumes d'autruche, des aigrettes et des fantaisies de tous genres.

Les fleurs, cependant, ont une plus grande vogue que les plumes. Parmi les fleurs, la royauté appartient à la rose. On en pare les chapeaux de façon à leur donner l'aspect d'un buisson de roses. On voit aussi des fleurs faites en tulle plissé en double, massé autour d'un cœur fait de différentes teintes, posé en guirlandes autour d'un chapeau.

Dans la coiffure que le chapeau soit grand ou petit, haut ou bas, c'est toujours le même luxe de chevelure qui est obligatoire. Les faux cheveux sont en vogue, et les perruquiers courent rapidement à la fortune.

CIGARETTE.



" La réflexion mûrit la pensée "

Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos trois pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

Pour Accessoires de Pharmacies

Nous avons les dernières nouveautés, tels que Limes pour les ongles, Houppes, Articles en cuir, boîtes de toilette, etc., etc.

Parfumerie et Chocolats

Les Parfums les plus nouveaux, comme d'habitude, se trouvent à la pharmacie de Henri Lanctôt, angle des rues St-Denis et Sainte-Catherine; Bonbons, Chocolats de McConkey, de Lowney, en boîtes ordinaires et de fantaisie pour les fêtes.

Henri Lanctôt

Trois Pharmacies :

529 rue Ste-Catherine, coin de St-Denis.

820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.

447 rue St-Laurent, près De Montigny.

Séance littéraire

J'ai passé une heure très agréable, samedi dernier, à l'académie Marchand, que dirige aujourd'hui avec un rare succès, la présidente de l'Association des Institutrices, Mlle Bibaud.

Les élèves finissantes ont discuté devant un auditoire restreint mais imposant, les mérites des XVIIe et XIXe siècles au point de vue littéraire.

Je l'avoue en toute sincérité, et chacun sait que je n'ai jamais été atteinte de la contagion de l'adjectivite laudative, j'ai été littéralement émerveillée de la façon simple, intelligente et renseignée avec laquelle ces jeunes filles ont tour à tour, plaidé et défendu la cause qu'elles avaient choisie. Tous les littérateurs, poètes, prosateurs, philosophes, et orateurs, ont été cités et appréciés avec un jugement et une impartialité qui font autant d'honneur à leurs connaissances qu'à leur raisonnement.

Pour parler de chacun de ces hommes de lettres avec cette sûreté, il fallait au préalable une étude sérieuse et approfondie des sujets. Je les félicite d'y avoir consacré quelques-unes de leurs meilleures heures, et d'avoir ainsi développé en elles ce goût de haute culture littéraire. Quelles pures jouissances intellectuelles, l'avenir pourra désormais leur procurer !

Le voilà, le plaisir, qui selon l'expression de Fontenelle "fait rire l'esprit".

"L'avantage de la littérature, c'est de donner des goûts nobles" écrivait Mérimée à Panizzi. Et à mesure qu'elles avanceront dans la vie, que les années apporteront leur cortège de désillusions, de souffrances et de larmes, elles comprendront davantage les bienfaits de ces distractions intellectuelles "qui consolent de tout et sont l'ami des heures douloureuses; qui forment autour de celles qui les aiment un rempart contre les choses éphémères où les satisfactions médiocres ne peuvent trouver place....."

A toutes les élèves qui ont pris

part à cette intéressante discussion, je présente l'expression de mes sincères compliments. Je ne nie pas mes sympathies prononcées pour la littérature du XIXe siècle, mais, je rends hommage à la façon dont on a fait ressortir les mérites du XVIIe siècle et je suis prête à répéter avec la jeune élève qui, en quelques phrases heureuses, synthétisant l'étude des deux siècles, a dit que si le XIXe plaît, le XVIIe est le plus complet.

Mes félicitations aux concurrentes, félicitations meilleures encore, peut-être, aux directrices de cette maison d'éducation où l'on encourage et développe de si nobles travaux.

FRANÇOISE.

TROISIEME CENTENAIRE

(Nous apprenons à "La Vigie" cette boutade rimée très amusante d'un Raoul Ponchon québécois. — Note de la Rédaction)

Pour fêter son tricentenaire
Québec, depuis un mois ou deux,
Travaille comme un mercenaire
Et se tremousse de son mieux.
Pristi! c'est qu'il veut bien paraître
Durant ces temps d'amusements,
Qu'il ne pourra revoir peut-être
Qu'dans trois cents ans.

Car—il faut Lien qu'on le comprenne
Et qu'on l'admette une bonn' fois,—
De tout' la race canadienne,
L'plus orgueilleux c'est l'Québécois.
Chez lui jamais rien d'flasque ou lâche;
Qu'il se sente morose ou gai,
Il a toujours, mêm' quand il s'fâche,
L'air distingué.

S'il s'conduit d'même en sa colère
Ou quand il est dans le malheur,
Qu'on juge un peu ce qu'il peut faire
Quand il se sent de bonne humeur!
Il faudrait en faire une étude
Pendant les fêtes de Champlain,
Car c'est là qu'sa fière attitude
Battra son plein.

Oui, l'Québécois a d'la largesse
Qu'il laisse voir à tout instant;
Si bien, parfois, que d'politesse
Il vous assomme à bout portant.
Pour l'étranger son coeur est ample;
Si l'on en doute quelque part,
Que l'on questionne, par exemple,
Sarah Bernhardt!

Aussi verra-t-on, dans ces fêtes,
Sans même avoir beaucoup de flair,
Que d'aucuns ne sont pas si bêtes,
A vrai dire, qu'ils en ont l'air.
Chacun reconnaîtra bien vite
Qu'ils sav'nt, au moins, r'cevoir les gens
Qui veul'nt bien leur faire visite
Avec d'l'argent.

Il est vrai que la fermeture
Des "bars" à sept heures du soir
N'est pas beaucoup, de sa nature,
Un moyen de bien recevoir.
Pareil décret, il faut l'admettre,
Est un coup pour... qu'on en prenne pas.
On n'pourra guèr' beaucoup s'en mettre
Après les r'pas!

Empêcher d'boire... encore, passe!
Mais ce qui fait rire à crever,
C'est qu'on veut mettr' de place et place
Des coins pour... se désabreuver.
Penser qu'il peut v'nir du liquide
De gens qui s'ront toujours à sec!...
On s'dit, devant c' projet stupide:
C'est ben Québec!

N'importe! une chose est certaine,
C'est qu'on aura de quoi manger
Et que sur l'solide, sans peine,
Chacun, du moins, pourra s'venger.
Nous aurons pois, fèves, blés d'indes,
Lard, saucisson du meilleur goût,
Sans compter que dindons et dindes
Viendront d'partout.

D'ailleurs, de se tenir à table
Personne ne pourra penser,
Avec le désir effroyable
Qu'on aura d'voir c'qui va s'passer.
Y'aura des sports de premièr' classe
Avec d'autres amusements.
Et puis y'aura, de plus, la chasse
Aux monuments.

Car, à Québec—je dois vous dire,—
Ça n'se trouv' pas là comme ailleurs.
Il faut s'tortiller pas pour rire
Afin d'découvrir les meilleurs.
Je n'parle pas d'ceux qui sont d'pierre
Et que du doigt l'on peut toucher,
Mais d'ceux qu'ont pas encor sur terre
Fini d'figer.

Le plus récent parmi ceux d'pierre,
Celui de Monseigneur Laval,
Pour le choix de son coin de terre,
On a beau dir', n'a pas d'égal.
De tous les points, même en temps sombre,
On pourrait l'voir, la nuit comm' l'jour,
Sans les maisons en si grand nombre
Qui sont autour.

On l'apercevrait d'la Terrasse
Et d'autres sites enchanteurs,
Si du Bureau d'Poste la masse
Avait été fourrée ailleurs;
Et, d'autr' côté, l'Hôtel civique
Pourrait sur lui jeter les yeux,
Si ce n'était d'la Basilique
Qu'est entr' les deux.

Au nord, des arbr's cachent la vue,
Alors c'est inutile d'y aller;
Au sud, ça s'trouve que y'a pas d'rue
Qui vaill' la peine d'en parler.
A bien dire, le seul bon poste
Pour le voir, l'hiver comm' l'été,
C'est des fenêtr's du Bureau d'poste,
Tout à côté.

N'import'! Nos fêtes seront belles.
Pour qu'ordre et servic' soient parfaits,
D'nos sommités parlèr'nt entre elles
D'avoir un Ange de la Paix.
Mais après, d'un soir à l'aurore,
Avoir discuté l'spécimen,
On décida de s'fier encore
Aux polic'men!

Québec, 1908.

A travers les livres

" Dictionnaire Historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest ", par le R. P. Morrice, O.M.I.—M. Granger Frères Editeurs, rue Notre-Dame, Ouest, Montréal. Prix du volume : \$1.00).

C'est l'histoire des Canadiens de l'Ouest. Histoire fortement documentée, vigoureusement écrite et d'un intérêt de tout premier ordre. L'auteur dit qu'il a voulu élever "un petit monument au genre canadien", et il y a réussi. L'âme canadienne lui en sera éternellement reconnaissante.

Nous avons eu beaucoup de plaisir, pour notre part, à lire ce volume. Au mot Riel, notre intérêt vivement excité, a pu se renseigner à son aise sur les ascendants de ce grand agitateur, sur sa vie et ses œuvres.

Que de héros, obscurs et ignorés, n'avons-nous pas encore rencontrés en feuilletant ce volume! Que de récits dramatiques, que d'épopées

touchantes ces pages ne nous ont-elles pas révélées! La romance n'y est pas non plus étrangère; telle, par exemple, l'histoire de ce Louis Cadot, qui, à la tête d'une troupe de sauvages, joua, en Angleterre, le rôle d'un prince indien. Une Anglaise, de très bonne famille, l'aima au point de vouloir l'épouser. Elle le suivit dans sa hutte de trappeur, et lui demeura fidèle jusqu'à la mort, en dépit des misères qu'elle endura, et, ce qui est pis encore, des mauvais traitements qu'il lui infligea.

Le " Dictionnaire Historique " n'est donc pas une nomenclature aride et sèche de noms, mais un livre à parcourir aussi bien qu'à consulter. A tous les titres, l'auteur, qui demeure à Kamloops, B. C. voudra bien accepter nos sincères félicitations.

M. Ulric Barthe vient de traduire en français des chapitres, de l'œuvre de Francis Parkman, extraits d'un de ses volumes, intitulé " Montcalm et Wolfe " et qui forment un magnifique volume que le traducteur intitule à son tour : " La Prise de Québec ".

Les ouvrages de Parkman méritent d'être plus connus qu'ils ne le sont des Canadiens-français. Nous qui avons hélas! si peu de livres sur l'histoire de notre pays, devrions connaître pour mieux les apprécier, les patientes recherches, les savantes documentations, les récits émouvants qu'a faits de notre pays, depuis les exploits des pionniers français, jusqu'à la conspiration de Pontiac, ce doux et érudit historien qu'est Francis Parkman.

De tous ces ouvrages, M Ulric Barthe a choisi les pages qui forment l'époque romantique canadienne : le récit de la bataille des Plaines d'Abraham et de Sainte-Foye, puis les événements de la reddition du pays jusqu'à la fin de la guerre de Sept ans. Cela forme un instructif et intéressant volume de plusieurs centaines de pages, dans une couverture élégante et propre.

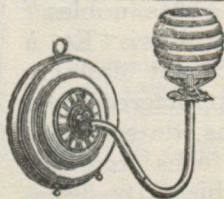
Nous souhaitons à M. Barthe beaucoup de lecteurs pour son excellent et patriotique travail.

LISEUR.

Recettes Faciles

MOUSSE AUX FRAISES.—Ecrasez en purée une livre de belles fraises très saines. Passez la purée à l'étamine et mêlez-y une once de gélatine que vous aurez clarifiée avec un demiard d'eau et le jus d'un citron. Ne faites le mélange que lorsque la gélatine sera refroidie. Ajoutez à celle-ci le jus filtré de deux oranges et d'un citron et enfin le jus des fraises et versez le tout dans un bol placé sur de la glace pilée. Liez le mélange jusqu'à ce qu'il soit bien lié, versez-le dans un moule huilé à l'intérieur et posez-le sur de la glace pilée mélangée d'un tiers de son poids de gros sel de cuisine. Une heure et demie sera suffisante pour rendre la mousse aux fraises suffisamment consistante. Démoulez sur un joli plat de service garni d'une serviette pliée. Vous pouvez entourer la base de la mousse d'une couronne de petits pains de la Mecque ou présentez en même temps des fraises entières à peine cuites dans un clair sirop de fruits. On sert cette sauce dans une jolie saucière. Cet entremets est connu également sous le nom de " Délicieuse aux Fraises ", mais alors on incorpore le jus de fruits à de la crème Chantilly avant de le mettre à la glace.

L'élégance est l'union de la grâce et de la distinction. Ce n'est donc pas la fortune qui fait la femme élégante, mais le goût. C'est ce qui caractérise les chapeaux de Mille-Fleurs, 527, rue Saint-Catherine Est.



La Veilleuse en
Nickel

**MONTREAL
BEAUTY**

Toute une nuit d'éclairage pour
UN QUART DE CENT
sans odeur ni fumée

Prix 90 Cents, - par la Poste, 10c de plus.

L.-J.-A. SURVEYER

2 Boulevard St-Laurent, - MONTREAL

Conseils Utiles

NETTOYAGE DES CHAPEAUX DE PAILLE.—Les chapeaux de paille blanche se nettoient avec du soufre, mais en répandant une odeur si pénible que nous n'en conseillons guère l'emploi. On peut les frotter avec du citron; ils se nettoient parfaitement bien avec de l'eau salée, le seul inconvénient est que l'eau déforme. Il faudrait pourvoir remettre en forme ensuite. Un moyen plus simple est encore l'essence de térébentine; on frotte la paille avec une petite brosse trempée dans l'essence.

EMPLOIS DU JUS DE CITRON.—Avez-vous des taches de rouille sur votre linge. Le jus de citron décolorera ces vilaines taches, sans brûler votre linge. Prenez et exprimez le jus d'un citron dans une cuillère d'argent; faites chauffer au-dessus d'une lampe ou d'une bougie, et lavez l'endroit taché dans ce jus chauffé. Le résultat est immédiat. Le jus de citron est bien efficace aussi pour blanchir l'épiderme des mains, mais surtout pour les préserver des douloureuses engelures. Il suffit de se frotter les mains tous les soirs en se couchant, avec un citron ouvert en deux.

Le train de luxe du Canada

Le premier train du Canada, l' "International Limited" fait l'admiration de tous ceux qui ont voyagé par ce train. Il part de Montréal tous les jours de l'année à 9.00 a.m., arrive à Toronto à 4.30 p.m., à Hamilton à 5.30 p.m., à London à 7.48 p.m., à Détroit à 10.00 p.m., et à Chicago à 7.42 le lendemain matin. C'est un train-vestibule solide, avec aménagement moderne, chers-dortoirs Pullman jusqu'à Chicago; un wagon salon-café et librairie y est attaché. Prenez ce train à votre prochain voyage.

MESDAMES

Confiez-nous vos prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues, et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins, thermomètres etc

Pharmacie LAURENCE

Coin St-Denis et Ontario, - MONTREAL

Fete champetre

Le comité des dames amies de l'Ecole Apostolique ont organisé, en faveur de l'Ecole Apostolique, fondée par l'abbé Gustave Bourassa, une fête champêtre, à laquelle le public est instamment prié d'assister.

Les personnes qui désirent, en souvenir d'une très chère mémoire, collaborer à son œuvre et contribuer au succès de la fête, pourront envoyer des articles de vente, loterie, "pêche", décoration, ou comestibles pour les tables de rafraîchissements, en les adressant, soit à l'Ecole Apostolique, 28, Chemin Sainte-Catherine, (tél. 1206 Est); soit à la Présidente, Madame Lamy, 614, rue Saint-Denis, (tél. Est 1605).

Ces fêtes auront lieu, les 15, 16 et 17 juin, à Outremont, angle du chemin Sainte-Catherine et de la rue Saint-Louis. La campagne est en ce moment, délicieuse. Remercions les dames organisatrices de cette kermesse de nous procurer le prétexte d'aller réjouir nos yeux et délasser notre esprit au spectacle ravissant de la belle et bonne nature. La fête sera ouverte le soir. On s'amusera aux étoiles.

Mme Pageau est assurément la plus française des modistes, et c'est toujours avec un plaisir nouveau qu'on admire les superbes chapeaux exposés dans ses salons de modes de la rue Sainte-Catherine. Nos lectrices peuvent aller chez elle admirer la grâce et l'art de la garniture, et un étonnement se manifeste quand on apprend le prix modéré de ces belles choses. D'ailleurs peu d'élégantes économes doivent ignorer cette adresse précieuse, où elles savent trouver, à des conditions exceptionnelles des chapeaux adorablement seyants, des modèles ravissants et de la plus haute nouveauté. Nous espérons que madame Pageau aura tout l'encouragement qu'elle mérite de la part de son sexe. Une couturière sans doute est nécessaire pour faire valoir les avantages d'une bonne taille, mais

une modiste compétente est d'avantage appréciable puisqu'il n'y a pas de toilette complète sans un beau chapeau, ni de beauté parfaite si elle est mal coiffée.

Mme PAGEAU,
769, rue Sainte-Catherine Est,
entre les rues Panet et Plessis,

Toujours au premier rang

Le premier train mis en opération au Canada le fut sur un chemin de fer qui fait aujourd'hui partie de la ligne du Grand-Tronc et cette compagnie s'est toujours forcée de rester au premier rang. A propos de cette politique de progrès on peut dire que l' "International Limited", le train par excellence du Grand Tronc, est aussi le train le plus beau et le plus rapide en Canada, et l'un des trains parcourant la plus longue distance dans l'univers. Il part de Montréal tous les jours à 9.00 a.m., Toronto à 4.40 p.m., arrive à Détroit à 10.00 p.m., et à Chicago à 7.40 a.m.

Le salon de modes "Mille-Fleurs" a un très légitime succès avec ses chapeaux, capotes et toquets de saison. Une toilette, même sévère est toujours égayée par un chapeau frais et seyant.

Lotion . . .

"SAPHO"

Hygiène de la Tête

Insecticide . . .

"SAPHO"

Pour destruction complète de tous les insectes.

THE
Sapho Mfg. Co.

61, ST-GABRIEL,

MONTREAL

Demandez le Catalogue

des Produits "SAPHO"

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Après trois jours d'interruption, probablement à cause de ce vent dont il était question, la dépêche suivante disait : " C'est fait. Huchon est fou furieux. D'abord il a fallu l'attacher sur son lit. Avant-hier il a fini par se défaire et il a brisé tout ce qui lui tombait sous la main. Après, c'est à nous qu'il s'en est pris. Il courait avec son fusil et voulait nous tuer. Nous l'avons enfermé dans la chambre et nous avons attendu. Vers le soir, il a eu une faiblesse. Il s'est évanoui. Alors nous avons pu l'approcher. Il a dormi un peu. Mais, au réveil, il s'est jeté sur nous. Il a fallu nous y mettre tous encore pour le maintenir. Nous sommes si peu forts. Alors nous l'avons attaché et nous l'avons descendu dans la vieille citerne abandonnée. Il y a beaucoup de sable dans le fond. Et par l'ouverture nous le surveillons. Mais il ne peut pas remonter. Et puis il ne peut pas se faire de mal non plus. Il se roule par terre et il hurle à faire peur, nous appelle, pleure..... Que faut-il faire ? "

Que faut-il faire !

Ce sont quatre hommes enfermés en une mesure blanche, perdue entre les sables rouges et le grand ciel en feu, quatre hommes épuisés, pâles, les yeux hagards, que la même folie guette qui demandent cela ! Et dans l'air mort, dans l'infini merveilleux mais terrible qui les environne, rien que des cris, des râles, des sanglots, ceux d'un des leurs devenus fou et qu'ils ont rendu inoffensif en le descendant dans une fosse comme une bête malfaisante. Eux, ils attendent..... quoi ?

—Le lieutenant est parti dans la nuit même où on reçut cette dépêche. Le sirocco soufflait en tempête. Malgré cela, le lieutenant s'est risqué à travers les sables, il a forcé les étapes, en pleine nuit, et il est arri-

vé là-bas le surlendemain. Après quelques soins, Huchon fut plus calme, alors on a pu le transporter ici, voyageant de nuit, toujours. Mais les docteurs n'ont pu le sauver. Il a eu de nouvelles crises. Il est mort. Quant aux autres, le lieutenant les a fait changer de poste. Et ils pleuraient en se séparant. Il les a répartis un peu partout. C'était nécessaire, vous comprenez. S'ils étaient restés là-bas, à se regarder, à tourner en rond après ce qu'ils avaient vu, ils seraient devenus fous, eux aussi. Et il n'aurait pas fallu longtemps.

Il lui donna encore d'autres détails, puis il acheva :

—Il est question d'abandonner la ligne d'El Oued. La communication est trop difficile entre El Berd et Bir bou Chama. C'est trop près des chotts, pas assez élevé. Quand le brouillard s'en mêle dans les nuits froides, ou s'il souffle simplement un peu de vent à travers les sables mouvants, il n'y a plus moyen de se voir. On reste des semaines isolés, inutiles. Et c'est si triste Bir bou Chama au milieu des grandes dunes ! En voilà un qu'on ne regrettera pas si jamais on l'abandonne !

Ah ! ce poste perdu quelque part, là, dans ces dunes, comme il lui tardait de l'apercevoir ! Ahmar avait bien dit que la marche serait longue, pénible. Il n'avait pas cru cela possible à ce point. Les heures passaient. Il n'y aurait bientôt plus assez de lumière pour les guider. Au ciel, parfois, dans le choc des masses en mouvement, d'étranges lueurs se montraient. Le soleil devait s'en aller par delà ces nuages agglomérés. Le jour se voilait. Tout prenait une teinte grise d'effacement, de nuit imminente. Du haut de chaque crête, dans la seconde du franchissement, à cet arrêt du cheval se ramassant sous lui, sentant le sol s'écouler vers la pente découverte, il avait beau lever les yeux, interroger en avant, se

dresser sur les étriers : rien, rien..... toujours rien.

Cela devenait obsédant, affolant à la longue. Le ciel s'assombrissait, descendait de plus en plus sur la terre obscurcie. Le spahi se serait-il trompé ! Serait-on passé à côté du poste et du bordj sans voir l'un ou l'autre ? Cela arrive, paraît-il. A ce moment, sur une crête, Ahmar maintint son cheval.

—Ecoute, lieutenant, dit-il. Il y a des chameliers qui passent, pas loin de nous.

Et il faisait signe, montrait les dunes qui se profilaient sur la gauche. Pierre s'arrêta, enleva le capuchon du burnous, écouta dans le vent. Mais il ne perçut rien que le bruissement de la pluie tombant sur les sables, la plainte grêle du vent glissant sur les dunes et puis, l'écho lointain, profond, de son cœur angoissé qui battait, battait lourdement en sa poitrine. Ahmar avait dû se tromper. Ils étaient bien seuls en ce désert monstrueux. Cependant il s'obstinait, affirmait de la tête, lentement, ne voulant pas parler à cause de ce grand silence qu'ils interrogeaient. Tout à coup, dans le vent, des sifflements, des cris éclatèrent, pas très loin, ces cris qu'ont les sokrars guidant leurs bêtes. Oui, il y avait là une caravane qui passait, mais on ne la voyait pas. Bêtes et gens filaient par des fonds inaperçus. Rien ne dépassait en l'étendue, tourmentée.

—Voyez-vous, lui avait dit Tanchot, dans les nuits de Kalylie, il faut tomber juste dans ce pays-là. Sans ça, on ne se retrouve pas. On passe très bien à côté les uns des autres sans se voir, sans s'en douter.

Il comprenait maintenant ce qu'avait voulu dire le pauvre garçon. Eux, se retrouveraient-ils, ce soir?... Il regarda sa montre, calcula les heures de route passées... Comme c'était loin, Bir bou Chama ! Mais il n'osait interroger le spahi, paraître avoir peur. Il rajusta les burnous lourds de pluie qui avaient glissé, se plaquaient sur ses jambes mouillées. Il frissonna, s'enveloppa du mieux qu'il put ; mais l'humidité, le froid, le prenaient de plus en plus, malgré cet amas de laines à la senteur aigre et de nouveau ses yeux contemplèrent l'étendue grise, les cré-

(1) Ollendorf, Paris. Rep. interdite.

tes indistinctes se levant devant eux toujours, toujours... Une tristesse indicible montait. Malgré lui, comme un enfant, il se demandait où il allait, où il était. Le vide, le grand vide assoupi tout autour, coulé en ces dunes, glissé en ces ravins, invisible, traître, se dressait attirant, vague, effroyable.

...Et comme ils débouchaient en un fond plus vaste, le spahi étendit le bras vers la droite. Il regarda. Là-haut, sur la dune, presque à côté d'eux, une petite bâtisse blanche, longue, étroite, se profilait. C'était le poste optique. Trois dunes plus loin, en face, le bordj se levait.

VII

Il était seul dans la chambre du bordj. Le convoi n'était pas encore arrivé. Il n'avait rien, pas même de la lumière ; mais un grand feu flamboyait dans la cheminée, éclairait un peu autour de lui, traînait des éclats rouges tremblants sur les murs de ce réduit. Pas de fenêtres ; des meurtrières qu'on avait voulu boucher avec quelques poignées de drinn. A travers cette paille tassée, le vent passait quand même en geignant. Et il n'entendait rien autre, rien dans l'immensité noire qu'il sentait monter autour de lui, rien que cette plainte qui grelottait dans l'ombre. Au long des murs, par places, il y avait des cornes de bouc et de gazelle enfoncées, prises à même la maçonnerie. Ses deux burnous y séchaient pendus, loques brunes à longs plis rigides. Et lui se tenait devant le feu pour se réchauffer.

Tout à coup, la porte grinça. Ah-mar parut.

—La caporal du poste est là, lieutenant.

—C'est bien, dit Pierre. Fais-le entrer.

Dans l'ombre le spahi disparut et celui qu'il avait annoncé entra. Il s'arrêta sur le seuil, fit le salut militaire, puis s'approcha, vint de lui-même se placer en pleine lumière. Il était brun, pas très grand ; mais ce qui frappa Pierre aussitôt, c'est qu'il avait de grands yeux lumineux, mobiles, inquiets, le teint fort pâle, et dans toute sa personne, dans son maintien digne, respectueux, il y avait un air de lassitude infinie.

Tout de suite, après les généralités du début, il dit :

—...Et puis, il y a Farou qui est malade... Oui, très mal... Voilà quatre jours que ça l'a pris..... Et ce n'est plus une vie, là-haut, voyez-vous, mon lieutenant.....

Il hésitait dans le début de ses phrases, les lâchant par lambeaux, à bout de souffle entre chacune, une suite de mots heurtés, lourds, semblant retenus par quelque chose qui tremblait en son gosier. Pierre s'approcha plus près de lui, comme pour lire en ce regard éperdu qu'il avait par moment.

—Auriez-vous par hasard de la quinine, mon lieutenant ?

—Non, balbutia Pierre, comprenant tout à coup.

—Ah ! mon Dieu... murmura l'autre. Et son regard trembla, angoissé.

—Voyons, mon ami... Tenez, conduisez-moi de suite au poste. Je veux voir Farou.

Dehors dans la nuit lourde, odieuse, plus triste que le ciel nuageux qui, tout le jour, avait étreint ces solitudes, ils se lancèrent tête basse dans la tourmente, fonçant dans le vide, à travers le sable qui glissait, alourdissait leurs pas. Ils marchaient vers une petite lumière calme, éclose dans les dunes, en face d'eux. Du haut du bordj, en la lui indiquant, le caporal avait dit :

—C'est une fenêtre du poste,..... la chambre de Farou.

Quand ils furent dans le fond, la lumière avait disparu. Un instant Pierre erra dans le noir.

—Où êtes-vous, mon lieutenant?... Pas par là... C'est le puits... Faites attention !

Pierre revint, guidé par la voix, et comme il n'y voyait absolument rien, le caporal le prit par le bras. Ils remontèrent. Au sommet de la dune, le feu apparut, mais ils durent encore descendre en un fond.... Sur la troisième dune, plus haute et large, le poste était construit. Ils montèrent lentement, ne parlant pas. Pierre allait les yeux levés vers cette petite fenêtre si étroite d'où un peu de lumière filtrait jaune comme au sabbord d'un navire passant dans la nuit. La porte ouverte, le caporal s'effaça, disant à mi-voix.

—C'est à gauche.

Une baie lumineuse s'ouvrait dans l'ombre du vestibule étroit, un seuil, qu'il franchit en se courbant, et il fut dans une très petite chambre aux murs blancs passés à la chaux. Sur une étagère en encoignure, une lampe d'appareil était posée éclairant ce réduit. Il n'y avait là que deux lits très étroits. On ne pouvait réellement en mettre plus ; à peine s'il y avait entre eux un passage suffisant pour traverser la pièce. Sur l'un Pierre vit un homme couché, c'était Farou, le malade qui reposait. Sur le rebord du lit voisin, un télégraphiste était assis, la tête en ses mains. Un autre, au pied du lit de Farou, était debout, adossé au mur, les mains dans les poches, pâle, et regardait. De temps en temps, celui qui était plus proche se penchait, examinait le visage du malade, puis, avec un gros mouchoir à carreaux bleus tamponné, roulé, gauchement, mais avec d'infinies précautions pour ne pas le réveiller, il essuyait la sueur qui perlait sur les tempes et sur le front. Après il se rasseyait, reprenait sa tête à deux mains, et la veillée continuait silencieuse, comme si Pierre n'eût pas été là. On sentait les deux hommes accablés, à bout de forces, mais résignés, avec cette simplicité d'âme qu'ont les humbles devant les trop grandes douleurs subies. Parfois, quand le vent faisant trêve, on entendait le tic tac régulier d'un réveille-matin placé sur une planchette, dans un angle. Là, il y avait leurs affaires ; à ces deux qui habitaient cette chambre ; tout un petit bagage de soldats, très simple. Aux murs ils avaient cloué quelques chromos aux enluminures violentes, naïves, sujets patriotiques, almanachs-réclame de quelque fournisseur, et il y avait aussi des portraits ; amis, parents, enfants, fiancées vers lesquelles ils regardaient pendant les heures de lassitude et de découragement. Tout cela, c'est tout ce qui leur est cher, ce qu'ils ont laissé derrière eux, là-bas, au pays de France, quand ils sont partis. Et les rêves qu'ils en prennent les soutiennent dans la monotone faction qu'ils passent ici.

Du regard Pierre mesura la pièce ; un cube à la manière arabe ; à peine trois pas dans chaque sens. L'homme qui est debout touche presque au

plafond. De l'autre côté, du vestibule il y a deux autres petits cubes semblables bout à bout. A l'extrémité de la chambre où était Farou une porte donnait sur un escalier montant à la tour des appareils ; la tour, c'était deux cubes semblables superposés.

Et voilà toute la demeure.

Toutes ces cellules communiquaient par des ouvertures sans portes. Et il fallait se baisser quand on les franchissait pour ne pas se heurter au faite, éviter aussi le seuil un peu surélevé, resté là, rude, grossier, comme un vestige des légères fondations de cette étrange demeure bâtie économiquement parmi les sables.

Dans chaque chambre il y a une fenêtre, et encore est-ce beaucoup dire en appelant ainsi le trou fait dans le mur, au-dessus d'un lit, fermé par un carreau pas très grand, fixé dans un châssis qu'on ne pouvait pas toujours ouvrir. Quant aux lits, ce sont de simples couchettes supportées par des soubassements en pierre, assez étroits à cause du passage qu'il fallait garder entre les deux. Cela faisait sous chaque couverture brune comme de grands cercueils en pierre, à la mode antique, ayant juste leur longueur, pauvres gens, et pas toujours assez de largeur. Dire aussi que ces soubassements blancs, ces blocs, étaient en pierre, est une façon de parler. Ce devaient être des tas de sables englués, renforcés de plâtre.

—Avez-vous la communication avec El Berd ? demanda Pierre au caporal.

—Je ne crois pas, mon lieutenant. Ce sera bien difficile ce soir. Nous allons voir.

Il fallut traverser la chambre. Le télégraphiste assis sur le second lit dut se dé ranger pour les laisser passer.

Dans la chambre aux appareils, il y avait deux chaises, une table sur laquelle était posée une lampe, quelques casiers à registres étaient cloués sur le mur, puis il y avait aussi une horloge. Dans un coin, juché au haut d'une échelle supportant l'appareil optique, un soldat veillait, interrogeait la nuit.

C'était en effet là-haut, aussi haut que possible, près du toit, que l'on avait découpé la fenêtre pour l'appa-

reil, un trou carré que l'on bouchait dans le jour avec un morceau de planche.

—Rien de nouveau ? demanda le caporal.

—Non, caporal, rien, dit l'homme. Et il descendit.

—Reynaud, dit le chef de poste en le présentant. Il grelottait, était blême de froid.

—C'est que c'est ouvert là-haut. On a la figure en plein vent et il fait froid ce soir.

Pierre grimpa à l'échelle, mit l'œil à la lunette. Il ne vit rien d'abord, rien que du noir.

—Cependant El Berd est allumé.... Vous ne voyez pas, mon lieutenant ? Regardez bien.....

En effet, à la longue, il lui sembla que, là-bas, un brouillard rouge s'amassait en un coin, un reflet d'incendie, très lointain.

—Oui, il y a de l'eau dans l'espace, voyez-vous, et les dunes sont couvertes de rosée. Le feu est " enrhumé. " Ça se débrouillera peut-être.

Puis le caporal expliqua que l'on n'était pas placé de part et d'autre à des hauteurs convenables ; le rayon passait trop près de terre. Aussi les seuls brouillards venus des chotts voisins, sans beaucoup de pluie comme aujourd'hui, suffisaient pour l'absorber. Et dans les grandes nuits d'été, quand les dunes s'étaient blanches dans l'étendue, le rayon se perdait dans la réverbération pâle des dunes, dans la radiation de la terre. Ah ! on ne pouvait pas dire qu'il y avait beaucoup de travail sur la ligne d'El-Oued ! Ils en auraient volontiers désiré un peu plus.

On passe des semaines sans pouvoir se parler. Ce n'est pas gai, je vous assure. On est trop seul, trop séparé de tout. C'est à devenir fou, surtout l'été.

Mais, en bas, il se faisait du bruit, des voix s'élevaient.

—Mon Dieu ! murmura le caporal, c'est Farou qui recommence.

Et il disparut par la trappe, descendit. Pierre le suivit. Dans la petite chambre, trois hommes étaient penchés sur le lit de Farou et lui parlaient tout en le maintenant de force. L'autre gesticulait, s'efforçait, geignait.

—Je ne veux pas mourir ici. Entends-tu ?.....

Et il les appelait par leurs noms, tous les trois, tous ceux qui le tenaient, et même Reynaud, qui n'était pas là. Il voyait aussi, parmi eux, des absents, des anciens, qui avaient quitté le poste depuis longtemps, étaient ailleurs, quelque part, dans d'autres postes. Et il les appelait, les adjurait de le laisser se lever. Mais les autres ne le voulaient pas. Il s'était déjà sauvé du poste, le matin même, à moitié nu, sous la pluie. Aussi, maintenant, accourus tous à ses cris, les uns le maintenaient sur son lit et les autres gardaient la porte.

—Le voyez-vous, mon lieutenant, disait le caporal, s'échappant en ce moment, dans la nuit... Comment le retrouver ?... Qu'est-ce qu'il deviendrait ?...

—Oh !... toi !... toi !... toi aussi !... disait Farou, sanglotant, les reconnaissant tour à tour à travers son délire, les nommant... toi, aussi tu viens me faire souffrir ?... Tu ne vois donc pas que je vais mourir ?... Oh ! laisse-moi me lever... Mais j'étouffe... j'étouffe... ô mon Dieu !...

Ses dents claquaient. Sa respiration sifflait ; sa voix rauque, cassée, s'épuisait. Il se tut. Et, après une série d'efforts où s'usèrent ses quelques forces, il retomba inerte, gardant en ses yeux, ses grands yeux fixes de désespéré, des larmes épanchées, tremblantes. Alors autour de lui, sans mot dire, ses camarades se relevèrent. Leurs faces étaient plus pâles. A leur front une petite sueur perlait. Ils l'essuyaient d'un geste lent, fiévreux déjà. Leurs mains tremblaient indécises.

(A suivre)

Mesdames

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guerin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

Six pharmacies :

397 St-Antoine, coin Fulford
1634, St-Laurent, coin Fairmount
701, Notre-Dame Ouest, coin Versailles.
700, Ste-Catherine Est, coin Visitation
399, Ontario-Est, coin St-Hubert
1387, Ste-Catherine Est

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens
auditif -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. -:- -:-

EN VENTE AUX PRINCIPALES PHARMACIES

Ecoles du Soir!

Les Ecoles Gratuites du Soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du 1er Octobre au 1er Mars, chaque année. On y enseigne le Français, l'Anglais, le Calcul, l'Ecriture et la Comptabilité.

MONTREAL ET BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON,
119 Rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T. G. ROU-
LEAU, Principal de l'Ecole Normale Laval.

L'AME SOLITAIRE

Poesies par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe
imprimé à Paris.

1 volume 7 1-2 par 5, broché.....	.88
" demi reliure chagrin. . . .	\$1.35
Pleine reliure, veau souple, rouge, tranche rouge.	1.40
Demi reliure, morceau tranche dorée.	2.10
Demi reliure, amateur chagrin, avec coins, tranche dorée.	1.85
Pleine reliure, chagrin, 1er choix, tranche dorée.	2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256, rue St-Paul, - - MONTREAL.

Nos dents sont très
belles, naturelles, ga-
rantis. INSTITUT
DENTAIRE FRANCO-
AMERICAIN (incor-
poré), 162 rue Saint-
Denis, Montréal.



FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à prix modérés. Tel. Bell Est 1949

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montreal
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m. a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.35 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 p.m.,
a9.40 p.m., a10.10 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN N. B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.10 p.m.
WINNIPEG-CALGARY, a10.10 a.m., a10.10 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b5.50 p.m.,
a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.30 a.m., b6.10 p.m.
JOLIETTE, b8.20 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, a8.45 a.m., c9.30 a.m., (1)1.40p.m. b4.00 p.m.,
a5.35 p.m.

NOMININGUE, R8.45 a.m., c9.30 a.m., b4.00 p.m.
(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les Dimanches,
(c) Dimanche seulement, (d) Quotidien excepté le samedi
(l) Samedi seulement. (R) Lundi, mercredi et vendredi

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville
Bureau des billets de la ville, 129, rue St-Jacques, voisin du
Bureau de Poste, Montreal

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS

Synopsis des Reglements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair des terrains de la Puissan-
ce au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest, excepté
les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme
homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une
famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans sur
un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite per-
sonnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent.
Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans
certaines conditions par le père, mère, fils, fille, frère ou sœur
du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions re-
quises d'après l'un des système ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la
terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il pos-
sède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs
de son homestead, les conditions de cet acte quant à la rési-
dence, pourront être remplies par le fait de résider sur le dit
terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à
cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère si le père est décédé — de
toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un home-
stead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme
d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du
terrain entré pour la dite personne comme homestead, les con-
ditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir
la patente, pourront être remplies par le fait que cette per-
sonne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents para-
graphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclu-
sivement des largeurs allouées au routes croissantes dans
l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses
devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus,
pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appas-
tenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demaender des lettres patentes, le colon devra
donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des
Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'Intérieur

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne
sera pas payée

— LES —

Capsules Cresobene

Si tout le monde connaissait bien la va-
leur thérapeutique des Capsules Crésobène, leur extraordinaire puissance pré-
ventive et curative et les services qu'elles
peuvent rendre, par les temps humides
et froids, à tous ceux qui ont les bronches
sensibles et délicates, on n'hésiterait pas
à en avoir toujours un flacon dans sa
poche. Quelques-uns de ces capsules
suffisent à arrêter les rhumes, les bron-
chites et toutes les affections des voies
respiratoires.

Les CAPSULES CRESOBENE consti-
tuent un remède de premier ordre, un
médicament très actif dont les vertus cu-
ratives, constatées dans tous les cas de
rhumes, bronchites, catarrhe, asthme, ir-
ritation de poitrine, etc., réussissent à
guérir les toux les plus opiniâtres et se
montrent efficaces là où tous les autres
remèdes ont échoué.

Les Capsules Crésobène sont en
vente dans toutes les pharmacies.
Prix 50c le flacon. Dépositaire gé-
néral: Pharmacie Décarry, coin des
rues Sainte-Catherine et Saint-De-
nis, Montréal. (No. 1)

Lunettes, Pince-Nez et Lorgnons à ordre au

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

10 Ans d'Expérience

Grand prix à l'Exposition de Paris 1900

Guérison garantie des yeux sans médicaments ni douleurs par l'usage des célèbres

LUNETTES THÉRASCOPE

AVIS

Nous annonçons à notre nombreuse clientèle, que les nouveaux bureaux que nous occuperons dans le mois de juin, seront des plus confortables, et convenables pour recevoir toutes les classes de la Société.

Ouvert le Dimanche de
2 à 5 Hrs P. M.



pour voir de près ou de loin sans efforts ni fatigue.

Afin de faire connaître ces célèbres verres (thérascopes) nous donnerons 20 p. c. d'escompte à toutes personnes nous

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

3, Est rue Notre-Dame

CHAMBRE 4

BUREAU TEMPORAIRE 163 St-George
ET DU SOIR: de 7 à 8 p. m. les Dimanches compris.

Sur demande nous allons à domicile.
Examen de la vue Gratuit.

accordant leur patronage d'ici à quinze jours. Les personnes ayant une défectuosité dans la vue, pourront remplir la formule ci-dessous et nous expédions sur réception d'un mandat-poste des verres appropriés à votre vue.

PRIX DES VERRS — \$1.00 à \$10.00

FORMULE D'EXAMEN

Votre âge.....
Votre occupation.....
Voyez-vous mieux de loin ou de près?.....
Portez-vous des lunettes actuellement?.....
Depuis quand.....
Avez-vous subis quelque traitement à la vue?.....
La lumière vous fatigue-t-elle la vue?.....
Sentez-vous des douleurs aux yeux?.....

Nom.....

Adresse

CIGARETTES



SWEET CAPORAL

fumées
universellement



Les habits "Fashion Craft" ont une coupe pour chaque taille, différente et sont faits dans une variété de patrons pour plaire à tous.

LES MAGASINS

"Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,
470 Rue Ste-Catherine Ouest
471 Rue Ste-Catherine Est,
178 Rue St-Jean' QUEBEC'